

**CHRISTINE
DE MAZIÈRES**



**LA ROUTE
DES BALKANS**

roman

SABINE • WESPIESER  ÉDITEUR

LA ROUTE DES BALKANS

DU MÊME AUTEUR CHEZ SABINE WESPIESER

TROIS JOURS À BERLIN
2019

CHEZ D'AUTRES ÉDITEURS

REQUIEM POUR LA RDA, ENTRETIENS AVEC LOTHAR DE MAIZIÈRE
Denoël, 1995

L'EUROPE PAR L'ÉCOLE
avec Babette Nieder
Éditions Eska, 2005

CHRISTINE DE MAZIÈRES

LA ROUTE
DES BALKANS

roman



SABINE WESPIESER ÉDITEUR
13, RUE SÉGUIER, PARIS VI
2020

*Le reflet de l'Univers dans la conscience d'un homme
est le fondement de la force de l'homme,
mais la vie ne devient bonheur, liberté, valeur suprême,
que lorsque l'homme existe en tant que monde,
que personne, jamais, ne répétera dans l'infini des temps.*

VASSILI GROSSMANN

Vie et Destin

traduction Alexis Berelowitch, Robert Laffont

J'étais un étranger, et vous m'avez accueilli.

Matthieu XXV, 32

26 AOÛT 2015

DANS UNE FORÊT DE HONGRIE

TOUT EST BLEU À L'INTÉRIEUR. Bleues les parois. Bleus leurs souffles. Bleus leurs visages fatigués. Même leurs pensées semblent bleues. Asma presse ses paupières et voit des millions d'étoiles sur fond bleu. C'est étrangement beau. Comme dans un aquarium. Les voici anguilles, leurs poumons rétrécis en branchies, glissant ensemble vers les abysses silencieux.

Le calme fait du bien après l'agitation, l'angoisse, les cris, les coups. Les enfants ont cessé de pleurer. Combien sont-ils au juste, entassés, engouffrés, encore et encore, contents malgré tout de grimper dans ce véhicule qui les emmène à la fin de la nuit de ce coin perdu de Hongrie...

Asma a essayé de compter, mais, serrée comme elle est, son angle de vision est limité. Nous sommes au moins soixante, pense-t-elle. Soixante sur moins de trois mètres de large par cinq mètres de long. Sans

doute moins de quinze mètres carrés. Elle essaie de se figurer quinze petits carrés et, sur chacun, quatre ou cinq personnes. Elle se remémore, lors d'un cours de biologie au lycée à Damas, la petite cage grouillant de souris blanches s'escaladant les unes les autres, entortillant leurs fines queues roses et leurs moustaches frémissantes, poussant de petits cris perçants, tandis que l'une d'elles avait levé vers elle d'immenses yeux vitreux. Elle se souvient du regard fixe du petit animal posé sur elle.

Pendant trois nuits et trois jours, Asma et sa sœur aînée Lefana se sont terrées avec les autres dans la forêt près de Kecskemét, à attendre le camion. Encore la Hongrie à traverser. Bientôt elles atteindront leur but. La chaleur est forte. Pas un souffle. Nul point d'eau où se désaltérer et se laver. Le sol est jonché d'aiguilles de pin rousses et parfumées, qui forment un tapis très doux.

La troisième nuit, à 3 heures du matin, un bruit du moteur a enflé entre les troncs noirs. Asma a pensé : *Nous sommes le 26 août, le jour d'anniversaire de Père, c'est un signe qu'il nous envoie du Ciel, à la grâce de Dieu.* Elle a pleuré de joie.

Quand ils ont vu le camion blanc ouvrir ses deux battants arrière, tous les voyageurs se sont levés et

précipités pour y grimper. La nuit grouille de piétinements, cris étouffés, bousculades, pleurs d'enfants, bébés transportés à bout de bras. Lefana a pris Asma fermement par la main et ajusté son voile sur ses cheveux et son visage. Elles ont les mêmes yeux noirs ombrés de cernes violets. Seulement, Asma a le regard fiévreux. Ne jamais me séparer de ma jeune sœur, a promis Lefana à leur mère, que le Très-Haut miséricordieux la protège : « Prends-la avec toi et partez au pays des Allemands, il n'y a plus de vie pour vous ici. Moi, je reste avec tes sœurs, nous allons vous rejoindre dès que possible. »

Il n'y avait plus d'homme à la maison. Le père, paisible pharmacien à Damas et amateur de botanique, mais qui avait eu le tort d'avoir pour client et ami le rédacteur d'un journal clandestin, a été embarqué en 2006, bien avant le début de la guerre civile en Syrie. Cinq mois plus tard, une petite urne était rendue à la famille avec son avis de décès *par insuffisance cardiaque*. Elles étaient seules désormais.

Cela faisait quatre ans que la Syrie était à feu et à sang. Au front entre forces gouvernementales et rébellion s'était ajouté, depuis 2014, un nouveau belligérant, qui progressait de manière fulgurante dans l'est et le nord

du pays : l'État islamique terrorisait les populations là où il plantait ses bannières noires. Alors des puissances étrangères s'étaient mêlées au conflit, achevant de transformer la Syrie en un vaste et inextricable champ de bataille.

Elias, le frère aîné de Lefana et d'Asma, avait rejoint un mouvement étudiant proche de la rébellion. Grand lecteur et poète à ses heures, il se destinait à une carrière de professeur de littérature. Il avait publié des poèmes dans des revues. En raison de ce goût partagé pour les mots, une tendresse particulière reliait Elias à sa petite sœur Asma. Ils s'échangeaient des textes, commentaient leurs lectures, déclamaient ensemble des vers. Asma était particulièrement douée. Son frère l'encourageait. Marqué par la disparition de leur père et révolté par les violences policières, Elias écrivait des articles et des tracts réclamant le respect des droits de l'homme, qu'il signait d'un pseudonyme, *Le rameau bleu*. La police a fini par le démasquer. Au début de l'année, il a échappé de peu à une rafle et a dû se cacher.

Des hommes armés ont réapparu quelques jours plus tard. Ne voulant croire qu'elles étaient sans nouvelles d'Elias, ils ont emmené ses sœurs, Lefana, vingt ans, étudiante en médecine, et Asma, gracile lycéenne de dix-sept ans, dont les cris les faisaient rire.

Ce qui s'est passé là-bas, ce que subissaient les femmes dans les sous-sols suintant de terreur, tout le monde le savait et personne ne voulait le savoir. La mère a cru devenir folle. Ses cheveux ont blanchi en une nuit. Elle courait sans relâche d'un bureau à l'autre, réclamant ses filles à cor et à cris. Les moustachus en uniforme la congédiaient de leurs rires gras.

Au bout d'une semaine, les deux filles ont été relâchées. Elles sont rentrées un matin, hagardes, le visage et le corps bleuis, les vêtements déchirés. Lefana aux yeux comme deux charbons ardents, Asma au regard absent de noyée. Un conseil de famille, réuni dans la hâte, a décidé d'envoyer les deux sœurs en Europe, sous la bonne garde d'un cousin, un costaud de vingt-cinq ans.

Un soir en Turquie, le cousin est parti en quête d'une recharge pour son téléphone portable et n'est pas rentré. Lefana l'appelle encore, régulièrement, pour se donner contenance. Mais elle sait qu'il ne répondra plus à ses appels. S'il ne lui est arrivé quelque chose, la honte a eu raison de lui, la honte d'accompagner des femmes emmenées par le Moukhabarat. Elles ont eu de la chance d'en ressortir. Vivantes, mais désormais *baram*, impures. Pestiférées.

Lefana, déterminée, a pris la main d'Asma et elles ont poursuivi, seules, leur chemin. Un canot au départ

des côtes turques les a déposées à Skala Sykamineas, sur l'île de Lesbos, par une froide matinée de mars. Une journée à pied pour rejoindre Mytilène, la capitale. Puis elles ont été envoyées dans un centre de détention des services de l'immigration. À Moria cessait tout sentiment de dignité humaine : toilettes bouchées, absence de draps et de couvertures, matelas vieux et souillés, lits défoncés, douches cassées. Les chambres sentaient mauvais. Pas de vêtements, ni de savon. Première image d'une bureaucratie débordée. *Welcome in Europe.*

En tant que Syriennes, elles pouvaient transiter par un camp spécial, tentes installées sur un parking avec l'aide du maire et de quelques bénévoles d'ONG, et y obtenir assez vite un laissez-passer pour Athènes. Puis à Thessalonique, elles ont trouvé un passeur. De nuit, ils ont été dix à s'engouffrer à l'arrière d'un quatre- quatre cabossé. À la frontière, les passagers devaient descendre du véhicule. Les longues diatribes du passeur ne servaient à rien. Les directives avaient été changées ou bien les policiers macédoniens en demandaient plus. Un Syrien, très sûr de lui, qui avait dû avoir une belle position, a tenté de parlementer. Un policier l'a poussé brutalement. Il est tombé dans la poussière. « *Don't talk, don't move.* »

Retour au village grec d'Idomeni, où des centaines de réfugiés attendaient leur chance. Beaucoup d'entre

eux ont été refoulés plusieurs fois de Macédoine. Parmi les silhouettes silencieuses circulait une vieille femme, courbée et vêtue de noir, qui portait une théière. Elle leur a offert à boire. *Tsài!* Elle a souri en tendant le gobelet, puis a effleuré la main d'Asma.

Une nuit, leur petit groupe a réussi à passer dans les bois entre Guevgueliya et le lac Doïran. À pied, désormais. Pour échapper aux bandes criminelles, ils ont traversé des montagnes sur des sentiers escarpés. Dans une vallée encaissée entre Oudovo et Demir Kapiya, ils ont dû marcher longtemps sur les rails, seule voie d'accès entre la montagne et le précipice. Ils avaient juste le temps de s'écarter un peu de la voie ferrée, déjà les trains les frôlaient dans un crissement strident de tôle chauffée à blanc. Le cœur cognait. Les sœurs avançaient en essayant de ne pas penser au vertige.

Aux abords d'un village, une bande d'une dizaine d'hommes armés de couteaux a fondu sur le petit groupe de migrants. L'un d'entre eux a réussi à attraper Asma par la manche. Lefana a crié : « Enlève-le ! » Et Asma de laisser son blouson aux mains du poursuivant. Jamais elle n'a couru aussi vite de sa vie. Au village, ils se sont précipités au poste de police pour trouver refuge. Les deux gendarmes ne paraissaient pas

étonnés de voir ces étrangers hors d'haleine et tremblants. Ils ont téléphoné en souriant et en lissant leurs moustaches. « *You wait, you illegal* »...

Une heure plus tard, un camion les a emmenés au centre d'accueil des étrangers de Gazi Baba, à Skopje. Dans le camp macédonien, des centaines de migrants dormaient par terre, dans les couloirs et jusque dans les escaliers. Hommes et femmes étaient séparés. Dans le quartier des femmes, seuls les plus jeunes des enfants semblaient insouciants. Une Syrienne les a averties : « Attention, ils sont violents, ils te frappent au visage si tu demandes quelque chose, même les femmes sont battues, méfiez-vous des femmes policières. » La semaine dernière, devant leur refus d'emmener un enfant malade à l'hôpital, quelques amies ont menacé de faire la grève de la faim, alors ils ont dit simplement : « Si vous mourez ici, personne ne se souciera de ce que vous êtes devenues, nous jetterons vos cadavres dehors. » Le message est clair : pas d'asile ici. Il faut partir plus loin.

Après un mois de procédures administratives incompréhensibles, Lefana et Asma ont pu enfin quitter Gazi Baba, munies d'un papier tamponné. Elles avaient faim. Asma tenait à peine sur ses jambes. Elles se sont assises sur le rebord de la chaussée.

Un couple de vieux paysans en train de remballer leurs fruits et légumes invendus au marché leur a offert un plein cageot de petits concombres goûteux et de prunes presque noires. À les voir les engloutir, ils leur ont fait signe de venir avec eux. Ballottées sur la charrette tirée par un âne, elles se sont endormies entre les cageots, un sentiment de consolation au cœur comme elles ne l'avaient pas éprouvé depuis longtemps.

La ferme était un monde en miniature posé au milieu des collines. Un petit enclos pour deux vaches, quelques moutons et des poules ; un potager sillonné de buttes couvertes de salades, tomates et aubergines ; un verger de pommiers et pruniers sous un ciel de porcelaine piqué de petits nuages comme de la ouate.

La vie qui reprenait, c'était un édreton qui sentait la mousse, l'air frais du matin humé à la fenêtre, une nappe à carreaux, des cuillers à manche de bois, un gratin de haricots *tavtché gravtché*. Et des baklavas, comme à la maison. Ce simple mot de baklavas effaçait la distance et les mois de souffrance. Asma avait les larmes aux yeux. Mère...

La vieille Darinka a pris Asma dans ses bras d'un geste maternel et lui a montré une photo accrochée au mur. Deux jeunes hommes s'y tenaient par les épaules

en souriant. Bogdan... Darinka a désigné le ciel en fermant les yeux un instant, puis elle a pointé le second garçon avec un large sourire : « Zoran... » en ajoutant : « *Germania* ». Puis elle a répété sous forme de question : « *Germania ?* » en regardant les filles. Elles ont fait oui de la tête.

Chaque jour au milieu des collines était une nouvelle naissance. Le ciel était d'une pureté étourdissante. Elles aidaient à la cuisine et au jardin. Asma étendait le linge en inspirant son parfum de savon. Lefana nourrissait les poules en riant. Ivo sifflotait en bêchant le sol. Darinka, assise sur le seuil de la porte, écosait les pois. La vie était simple et bonne. Le soir, Asma sortait son cahier rouge et écrivait quelques lignes en regardant les cimes des arbres ployer sous le vent et l'horizon qui rougeoyait.

Un matin, Darinka leur a apporté leurs vêtements lavés et du linge propre, un panier de nourriture et sa bénédiction. Les vieux paysans avaient compris qu'elles souhaitaient reprendre la route. Et puis Ivo voyait bien que sa femme commençait à s'attacher aux filles. Elles se sont nichées dans le creux des bras de Darinka pour un adieu.

Ivo a attelé l'âne à la charrette et les a emmenées vers le nord. Ils ont traversé des champs aux parfums de

chaume, des bouquets d'arbres au feuillage frissonnant, des hameaux aux maisons basses devant lesquelles de vieux chiens couchés levaient à peine le museau. Asma avait le sentiment de boire le paysage de ses yeux grand ouverts. Lefana tentait d'engager une conversation avec Ivo sur la suite de leur voyage. À la frontière serbe, un de ses cousins a accepté de les prendre dans un groupe qu'il devait mener, moyennant dix heures de marche à travers la montagne, au village serbe de Miratovac.

Asma et Lefana ont retrouvé la condition précaire de migrantes. Déracinées, invisibles, fugitives. Une vie entre deux, suspendue entre deux vies. Mais la chaleur de Darinka et d'Ivo les avait ranimées. Elles se sont jointes à une vingtaine de Syriens, d'Irakiens, d'Afghans et d'Érythréens. Les vêtements propres des filles suscitaient des regards interrogatifs teintés de jalousie. Asma avait glissé dans son cahier rouge le bout de papier sur lequel Darinka avait soigneusement écrit en caractères cyrilliques leur adresse et celle de Zoran en Allemagne.

La marche de nuit a été exténuante. Ils sont arrivés le lendemain matin. Comme des ombres, en silence, ils sont entrés dans ce triste village serbe. Visages fermés, regards de biais. Impossible de trouver une voiture

pour les emmener à Belgrade, les prix étaient trop élevés. Une famille afghane avec trois petits enfants a décidé de faire halte. Le reste du groupe s'est remis en marche sous la pluie. Le paysage n'avait plus rien de riant. Montagne pelée et sol bourbeux composaient une grisaille hostile. Après une journée sur des sentiers caillouteux, sous le ciel bas, grelottant, ils ont réalisé qu'ils avaient tourné en rond et étaient revenus sur leurs pas à Miratovac. Cette fois, ils ont été encerclés par la police, qui leur a demandé leurs noms, a pris leurs empreintes digitales et les a ramenés en Macédoine, non sans avoir battu sans raison les deux Africains.

« We don't want to see you here again, ever. »

Une nuit sans lune, la seconde tentative pour repasser de Macédoine en Serbie a réussi. Le panier de victuailles était vide depuis longtemps, leurs vêtements avaient repris la teinte grise et l'odeur de misère bien connues. Lefana était inquiète pour sa sœur, qui réagissait à peine quand elle lui parlait, pareille à une ombre qui glissait plus qu'elle ne marchait. En alternant marche à pied, bus et autostop, elles sont arrivées à Niš, une grande ville paraissant accueillante, avec ses places et rues animées. Lefana a avisé un petit groupe de migrants et les a interrogés sur les conditions de vie en Serbie et sur la route à suivre. L'un d'eux leur a conseillé de ne pas

s'attarder ici, en leur montrant, non loin, un curieux monument, la tour des crânes : « Voilà ce que les Turcs ont fait aux Serbes, alors il ne fait pas bon être musulman ici... »

Un bus les a emmenées à Belgrade. Dans la rue, une jeune femme leur a demandé si elle pouvait les aider. Elle leur a parlé d'un groupe d'artistes qui avait créé un festival et un lieu de culture, Mikser House, dans le quartier de Savamala, et qui à présent accueillait des réfugiés. L'ambiance y était chaleureuse. Les jeunes Serbes étaient pleins de bonne volonté : ils essayaient de discuter avec chacun, mais étaient parfois désespérés devant les besoins très concrets des migrants, se reposer, se soigner, trouver de l'argent, réparer leur téléphone. La Serbie, hors de l'Union européenne, n'était pas encore le but.

Après quelques jours, Lefana et Asma ont rencontré un jeune Syrien d'origine kurde qui leur a proposé de se joindre à un groupe d'amis, passés par la Bulgarie. Une bonne filière, des gens expérimentés qui connaissaient leur métier. Un peu cher, mais sûr. Dès l'entrée en Hongrie, un bus direct vers Munich était prévu. Asma ne se sentait pas très rassurée par ce jeune homme trop beau parleur, mais Lefana a fini par la persuader de lui faire confiance.

Les jeunes filles ont téléphoné à leur mère, qui a pleuré de joie en les entendant. Pendant un long moment, elles n'ont perçu que sa respiration saccadée, puis leurs prénoms répétés comme une incantation. Cinq mois avaient passé depuis leur départ, trois semaines sans nouvelles de ses filles. Non, toujours pas de message d'Elias. Soupîrs. La somme demandée était importante, mais la mère a promis de la trouver et d'effectuer le virement vers le compte bancaire serbe indiqué.

« Que Dieu vous protège, mes filles.

– Qu'Il vous protège, toi et nos sœurs, nous te rappellerons dès que nous arriverons en Allemagne, mère. »

Après une semaine d'attente, le virement bancaire est arrivé. Elles feraient partie du prochain convoi.

Avec cinq autres Syriens, on les a conduites en voiture à Horgos, à la frontière nord de la Serbie. Une ancienne bergerie en rase campagne, où s'entassaient une centaine de personnes dans des conditions d'extrême précarité. Il faisait très chaud. L'eau manquait.

À partir de minuit, les passeurs les ont emmenés par petits groupes successifs, avec des consignes de silence absolu. Elles ont réussi à traverser la frontière à un endroit où le mur grillagé n'avait pas encore été érigé par la Hongrie.

Les voici dans une forêt près du village hongrois de Roszke. Ce qu'elles ignorent, c'est que le responsable du réseau, un Afghan basé à Budapest, devait encore trouver un chauffeur remplaçant, si possible docile et pas trop cher.

TABLE DES MATIÈRES

DANS UNE FORÊT DE HONGRIE.....	9
BERLIN, MUNICH, ALLEMAGNE	24
LOM, BULGARIE.....	29
MUNICH, ALLEMAGNE	37
NUREMBERG, ALLEMAGNE	43
EN TRAVERSANT LA HONGRIE.....	46
NILI, AFGHANISTAN	55
HEIDENAU, ALLEMAGNE	59
PARNDORF, AUTRICHE.....	64
ENTRE L'AFGHANISTAN ET L'IRAN	71
VIENNE, AUTRICHE.....	75
DANS UNE FORÊT DE HONGRIE.....	78
MUNICH.....	97
LETTRE À HELGA	102
LOM, BULGARIE.....	111
MUNICH.....	115
NICKELSDORF, AUTRICHE.....	121

BERLIN	126
MUNICH	128
BUDAPEST, HONGRIE	132
BERLIN, ESSEN, COLOGNE, BUDAPEST	138
ENTRE BUDAPEST ET NICKELSDORF, AUTRICHE	147
MUNICH	152
DERNIÈRE PAGE DU CAHIER D'ASMA	158
LOM, BULGARIE	163
MUNICH	166
BERLIN	172
SIX MOIS PLUS TARD	175

ACHEVÉ D'IMPRIMER
EN FÉVRIER 2020
SUR LES PRESSES
DE
L'IMPRIMERIE F. PAILLART
À ABBEVILLE
POUR LE COMPTE
DE SABINE WESPIESER ÉDITEUR

IMPRIMÉ EN FRANCE
NUMÉRO D'ÉDITEUR : 188
ISBN : 978-2-84805-346-2
DÉPÔT LÉGAL : AVRIL 2020

LA ROUTE DES BALKANS. Dans une forêt hongroise, après des mois d'errance, Asma, une jeune Syrienne, attend, avec d'autres réfugiés, un véhicule pour l'Allemagne. Son père, pharmacien à Damas, a été exécuté, son frère a rejoint la rébellion. Pour sa sécurité, sa famille l'a alors envoyée en Europe. Lorsqu'arrive enfin un camion frigorifique, elle éprouve presque du soulagement à s'y entasser. Même si, dans la bousculade, elle perd son sac... et son cahier rouge – le journal intime qu'elle tient depuis l'arrestation de son père en 2006.

Tamim parvient à le récupérer. Il le conservera précieusement. Sur les routes depuis trois ans, contraint à chaque étape de travailler pour payer la suivante, il a quitté l'Afghanistan à quatorze ans, après l'assassinat de son père et de ses frères par les talibans. Lui aura plus de chance qu'Asma – abandonnée à bord du fourgon avec ses compagnons d'infortune sur une aire d'autoroute, et dont la fin tragique agira comme un électrochoc sur la politique et l'opinion.

À Munich, en cet été 2015, Helga entend avec effarement la nouvelle. Elle se souvient d'avoir été une réfugiée elle aussi, fuyant l'Armée rouge qui marchait sur Königsberg en 1945. Et, quand la chancelière Angela Merkel prononce son désormais célèbre « *Wir schaffen das*, nous y arriverons », Helga, comme tant de ses concitoyens, va tout naturellement proposer son aide aux demandeurs d'asile affluant sur le territoire allemand.

Revenant sur cet élan de générosité et sur l'espoir suscité, Christine de Mazières, dans ce roman polyphonique qui retrace le parcours des victimes, mais aussi des acteurs de ce drame, nous interroge avec force sur le monde dans lequel nous vivons aujourd'hui.

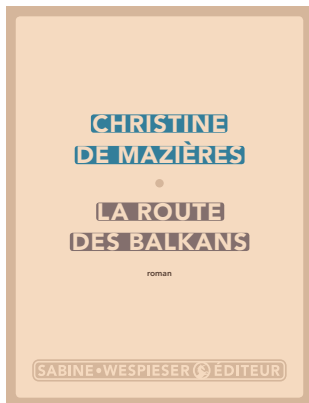
Franco-allemande, CHRISTINE DE MAZIÈRES vit dans la région parisienne, où elle est magistrate. Dans Trois jours à Berlin, son premier roman consacré à la chute du Mur, paru chez Sabine Wespieser éditeur en 2019, elle se penchait déjà sur un moment déterminant de l'histoire allemande.

N° D'ÉDITEUR : 188
DÉPÔT LÉGAL : AVRIL 2020
ISBN : 978-2-84805-346-2
PRIX : 18 €

www.swediteur.com



SABINE • WESPIESER  **ÉDITEUR**



Cette édition numérique du livre
La Route des Balkans de Christine de Mazières
a été réalisée le 23 avril 2020
pour Sabine Wespieser éditeur
à partir de l'édition papier du même ouvrage.

© *Sabine Wespieser éditeur, 2020, pour l'édition papier*
© *Sabine Wespieser éditeur, 2020, pour la présente édition numérique*

www.swediteur.com
ISBN : 9782848053691